

# Lou vertet

Autor(en): **Mérine**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **62 (1924)**

Heft 51

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-219152>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE  
PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :  
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne  
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité : Gust. AMACKER  
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—  
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES  
30 cent. la ligne ou son espace.  
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



## LA TANTA FANCHETTE ET L'OVRAI MAÇON

**L**A villhie Fanchette dâo Prâ novî étâi onna bouna dzein, coumeint on ein vâi piequa. Tot lou mondou lâi desâi tante et l'amavê bein, adî presta à fêre servîou : l'avâi adî dein sa fatta dâi trabiette à la bise. âobin dâi chêtzon po lè baillî âi z'infants quie reincontrâvê. Po tot dere : l'irè la cranma dâi pere burràie dâi villhié fellhié.

On bi dzo, ein saillieint de tzi li, l'a trovâ asselâ su lou ban devant la maison on pouro diabblio mau vêtou que l'avâi l'ai bein lassâ. Adan la tanta Fanchette lâi demandê :

- V'itè bein lassâ ?
- Oh ! vâi ! ma bouna dama.
- Quié fédé vo quand vo travaillidè ?
- Ye su maçon et l'est mè que portou lou morta et lou cimeint ; l'est on ovràdrou bein pèna-billiou, on meti dé tsin et on est reindu âo bet dé la dzorna.

— Ye vo crâiou bein, que l'ai fa la tanta Fanchette.

— Quand fâ tsaud, on châ et on s'eimpêdze de cimeint, se plliâo, l'est la mima tsousa, à ci commerce lè z'allions son vitou fotu ; et n'est pas lou tot, à midzo on est lassâ, on n'a rein fam, on ne pâo pas medzi, on est traou lassâ po drumi !

— Mon pourr'homou, vo pieingnou bein. L'âi a-te gran tein que vo fédé ci meti ?

— Oh ! na, ma bouna dama, ye ne vu coumeinci quié dèman !... *Mérine.*

## LOU VERTET

**L**'EST ridou einnoyao de veni villhiou. On regrette, coumeint dit la tsanson, sa tsamba bein fête et lou tein perdu ! On a dau mau dé soclliâ, min mé dé pai su la tita... mâ lou pie eimbèteint, l'est quand on n'a pe min dé deints : adieu lè bons bocons !

Et lou pire l'est qu'on ne sâ pas coumeint teni lou fêtu de la pipa dein la botze ; l'est tant bon, de teims ein teims, de fêre onna bouna pipaye ! Adan on est dotedzi dé mettre âo bet dâo tuyau (ao bet qu'on met dein la botze, bin sâ) on vertet.

— Sédè vò cein que l'est on vertet ?

— ... ?

— Na ? Et bein vaiquî : on preind onna bo-bena dè fi retò, on einvortollhie lou bet dâo tuyau de pipa avouè lo fi, tantîé que l'âi ausse on bon mougnon asse gros qu'onna coqua, deinche vo pouédè rateni voutra pipa eintra lè duve mâchoires quî n'ont pie meîn de deints et vo pouédè fêre de la fougâre. N'est pas dèfficeilou ma ye fallâi lâi sondzi. Et l'est cein qu'on appelle on vertet.

Ye vo racontò tot cein, passeque quand vo sarâi on villhou grigou et on villhou pipatson coumeint mè, vo sarâi paot'ire bin benaîsè dé pouai foumâ voutra pipa peindeint l'hivè que vint à la cavetta dâo fornèl. *Mérine.*

## UNE CONFERENCE PIERRE DESLANDES

**C'**EST à Nyon, sous les auspices de la Société de développement de cette ville qu'a été faite l'intéressante conférence de M. Pierre Deslandes, dont nous empruntons le compte-rendu au *Journal de Nyon* :

Du ton simple de qui a dégonflé les mots de leurs sonorités creuses, du ton intime de la conversation d'âme à âme, du ton du ppète qui se recueille plutôt que de celui du conférencier qui pérore, M. Pierre Deslandes est venu parler à Nyon, de « Chez nous ».

Sans en avoir l'air, il posait, sous ce simple titre, un bien grand problème : qui sommes-nous, nous Vaudois, qui disons « Chez nous » ? Avons-nous un langage, une pensée et des mœurs qui nous différencient de l'étranger et de nos autres frères confédérés ? Si oui, ce caractère qui nous est propre plonge-t-il ses racines assez loin et assez profond dans l'histoire pour qu'on puisse lui reconnaître la fixité et lui assurer la durée que l'on confère à une race ou à un type ?

Noble et beau problème ! M. Pierre Deslandes avait, pour le résoudre, les plus beaux des dons. Il ne nous fatigua point par de l'histoire, et les considérations sèches de la théorie. Il fit mieux. Nous vîmes comment son intuition admirable des êtres et de la vie lui révélait dans un geste, une parole, ou la ligne d'un paysage du Milieu du Monde, le fond caché des caractères et de l'histoire.

Le petit Vaudois naît au village. La cloche y sonne pour lui son heure communale. A l'école de Madame la régente et de Monsieur le régent, il apprend les choses essentielles, qui sont lire, écrire et calculer. Son esprit, resté souple parce qu'il apprend peu, mais bien, puise dans le contact journalier avec la bonhomie des gens, des bêtes et des choses de la campagne, un réalisme sain. Sa poitrine étroite s'élargit dans l'air natal, et son esprit, qui se précise au double exercice de l'étude et de l'observation, conquiert pas à pas les vues claires du solide bon sens de ses pères. Arrivé à l'âge d'homme, l'expérience et l'initiative se font équilibre en lui. Il gravit la côte qui lui cachait l'horizon, et contemple le pays qu'il aime avec son cœur autant qu'il le comprend avec son intelligence : l'automne en transfigure la richesse et la beauté. Les chênes étendent leurs branches calmes sur les vergers encore verts. Une feuille tombe, lourde, des hêtres dont les bras se reposent. Les lignes des montagnes s'en vont, sereines et douces, au-dessus des crêtes des collines, et, dans un vallon d'ombrière, passe un groupe de six vaches blanches, hiératiques...

L'industrie, pensait-on, et les progrès de la civilisation moderne, en pénétrant dans nos campagnes, allaient entamer ce riche capital du pays et de la race ! Craintes superficielles ! Le paysan est homme trop avisé, sans doute, pour ne pas mettre à profit, tout comme un autre, les machines, les automobiles et le téléphone. Mais si sa vie en a été simplifiée, elle n'en a point été changée. Son fond et son orientation lui viennent d'ailleurs. Elle continue comme avant, et comme toujours, à dépendre de la seule volonté de la nature et des saisons chan-

geantes. Le paysan ne pare aux risques éternels qui planent sur son existence que par une prévoyance plus grande, un souci plus profond, que ne le comporte la vie de l'ouvrier des villes. Seuls les biens amassés dans le sol par de longues générations lui permettent de lutter, sans défaillir, contre les années dures. Ainsi l'apreté de sa vie, en lui créant des responsabilités plus grandes, lui a donné des libertés plus grandes aussi. Sa noblesse d'homme libre sur un sol libre, celle qui l'attache malgré tous les revers à la terre de ses morts, au souvenir de leurs luttes et de leurs joies est éternelle.

Les auditeurs de la conférence ont suivi avec plaisir M. Pierre Deslandes jusqu'ici. Ils ont admiré son aisance à faire transparaître dans les moindres scènes, dans les images prenantes de la vie de chez nous, ce fond de solide et naturelle philosophie que sa méditation à lentement dégagé de l'observation de notre vie. Mais ils se sont demandé, non sans anxiété, où M. Pierre Deslandes voulait en venir, en proclamant que cette riche substruction de l'âme vaudoise qu'il venait de décrire avec tant de puissance et de ferme émotion, ne révélait tous les trésors de sagesse et de réflexion enfouis en elle que réchauffée par le feu d'un verre de vin doré !

Nous regrettons que M. Pierre Deslandes n'ait pas mieux dit ici toute sa pensée. Nous connaissons de lui des pages solides où il a su faire appel, pour expliquer l'âme de notre peuple, à ce mystérieux génie, semé en lui dès les premiers siècles de son histoire par une sagesse éclosée aussi dans la solitude austère et sublime des champs, et qu'est l'Évangile. Nous croyons que c'est cet Évangile surtout qui a fécondé les dons naturels de l'âme vaudoise, et que cette bienveillance de notre peuple, dont M. Pierre Deslandes a fait, à la fin de sa conférence, un si touchant tableau, c'est le levain de l'Évangile qui l'a muée parfois en charité ardente. C'est le même levain enfin qui transfigure pour les yeux de notre peuple, et pour ceux de M. P. Deslandes aussi, la vue du pays en celle d'un grand paradis. M. P. Deslandes ne nous a-t-il pas dit que Nyon était plus qu'une autre contrée de notre canton ouvert au ciel et à l'espace ? Nul doute qu'un esprit aussi sensible que le sien aux harmonies spirituelles de la nature avec notre âme ne comprenne que ce ciel, qui descend dans le bleu firmament du lac, est celui de Davel et de Vinet. Le ton en est d'une trop sublime profondeur pour être comparé à celui de l'or de nos coteaux. Il est fils d'une douleur avec laquelle M. P. Deslandes semble ne pas avoir encore assez compté. Le jour où il se penchera plus attentivement sur ces secrètes profondeurs de l'âme vaudoise, son talent si souple en sera singulièrement élargi et approfondi.

Nous avons cru de notre devoir d'écrire ces lignes en réponse à la juste déception d'une partie du public de la conférence. M. Pierre Deslandes, avec qui nous avons eu le privilège de causer quelques instants, est homme à comprendre nos remarques. Sachons-lui gré d'être venu pendant une courte heure de la soirée nous poser un problème qu'on ne saurait trop remuer à cette heure, où bon nombre de nos